

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

La dent d'or (nouvelle)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1959, tome 57, p. 210-219

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

LA DENT D'OR

Nouvelle

Il est minuit.

Depuis l'arrivée du courrier, je me tiens assis à mon bureau dans un silence si total que j'entends ma montre poursuivre son grignotement d'insecte. Mon temps s'est passé à relire l'avis mortuaire d'un inconnu entré soudain dans ma vie, à songer. Mais est-ce songer que de subir le déroulement d'une pensée ? Des incidents se mêlent, des énigmes se posent. Le signal de l'heure me parvient à travers les vitres closes et la solitude qui suit ce rappel m'impose le souvenir d'une rencontre inoubliable. Chaque fois que je me retrouverai seul dans cette pièce, je ne pourrai admettre le murmure de la radio. J'aurai besoin d'un vide absolu pour apaiser mon trouble.

La disparition d'un témoin me soulage. Cette mort achève une aventure, non sans me lier encore aux vivants par les délicates obligations de l'exécuteur testamentaire. Bientôt je vivrai sans alarmes.

Prendrai-je la plume pour me délivrer d'une confiance ? L'âme s'allège de son angoisse par le truchement d'un écrit. Sans trahir son secret, elle s'épanche comme si une oreille complice recevait sa muette déposition.

L'ordre des faits depuis longtemps s'est composé en moi. Il me suffit de noter le texte que mentalement je me récite.

Le concierge a éteint les lampes de l'église et s'est retiré. Jusqu'à cette heure tardive, je me trouvais au confessionnal, assiégé par une foule nombreuse. Alternativement

sollicité à gauche, à droite, avec une sorte de fureur sacrée, j'ai recueilli toute la misère du monde. Qui donc a parlé d'invention humaine ? Maintenant je regarde les cavernes d'ombre qui s'ouvrent au-delà de la lampe-veilleuse. Il me faut un moment de repos pour reprendre haleine. Je porte sur ma nuque la masse des péchés absous. Je me suis assis, les mains sur mes genoux.

Une main étrangère les touche. Une voix d'homme me parle, si lasse que je l'entends à peine :

— Dieu existe-t-il ?

Je réponds, la gorge serrée :

— Mais oui !

— Dieu est-il bon ?

— Dieu est bon !

— Alors j'aimerais vous parler.

— Venez !

Nous nous frayons un chemin dans les ténèbres et nous sortons.

— J'étais de passage en cette région. J'ai trouvé la porte de l'église ouverte. Je suis entré.

Lorsque nous passons dans la lumière du corridor, je vois le visage d'un homme de haute taille auquel je donne soixante ans. Je le précède pour éclairer ma chambre. Il me suit. Je me retourne pour lui offrir un siège. Il se tient debout, raide comme une statue, les yeux exorbités.

— Vous êtes indisposé ?

Il ne répond pas. Il s'approche de mon bureau comme un automate, les bras tendus, s'arrête, vacille sous le coup d'une violente émotion et s'écroule dans un fauteuil. Il relève la tête et pousse un cri de bête traquée.

Je songe à fuir pour éviter les violences d'un fou. Comme j'esquisse un mouvement de recul, il me supplie :

— Restez ! J'ai besoin de vous,

Il parle, vite, dans un souffle. Il me harcèle de questions et, pour le satisfaire, je remue de lointains souvenirs.

Quand revient le printemps, la vallée du Rhône se transforme en un verger de rêve. J'avais gardé de mes années d'études l'image de cette splendeur.

La double chaîne des montagnes couvertes de neige ronge un ciel presque noir, tant le contraste éclate entre leur blancheur immobile et l'azur frémissant.

Au-dessus du fleuve flotte une vapeur de pollen, toute dorée au soleil qui la baigne et couleur de nacre dans l'ombre du versant gauche, paresseux à s'éveiller.

Sur les pentes boisées, les mélèzes s'animent déjà, leurs milliers de bourgeons en travail forment une zone blonde et rousse à la frontière des hommes.

Plus bas, les abricotiers hésitent d'abord, petites taches floconneuses que la témérité isole, puis se rassemblent, se bousculent dans les ravins, déferlent en flots d'écume légère, et, sur les alluvions, calment leur houle immense de corolles et d'odeurs.

Comme autrefois, j'abandonnai la route trop bruyante et je choisis les chemins qui longent les canaux ou traversent les plantations. Le vent ne s'était pas encore levé mais la chaleur naissante impatientait les fruits et je marchais sous une pluie de pétales. Des vagues de parfums me donnaient le vertige. Je m'arrêtais et j'avais l'impression de humer l'élixir même de la vie avec la fraîcheur subtile de l'air matinal.

Les peupliers alignés en fins rideaux se paraient à leur cime d'une frange de verdure transparente. Ils mesuraient les étapes de ma course. Je me disais : « J'irai jusque là ! » et un nouvel horizon tentait ma curiosité.

Je voyais au loin un bourg escalader la pente et s'es-souffler peu à peu aux abords d'un terrain plus abrupt où se dressaient une tour de garde et l'enceinte d'une chapelle.

Le mystère des ruines m'attire. J'avais l'occasion d'aborder un site inconnu, sans témoins. Plutôt que d'abandonner la bienheureuse solitude qui me reposait, j'évitai le voisinage des maisons et, par un sentier à mi-côte, je m'élevai entre les pins dont l'écorce distillait une résine capiteuse.

Je débouchai sur un terrain au gazon serré.

Lorsque j'atteignis l'esplanade rocheuse, la beauté du site me plongea dans le ravissement. Je dominais les terres basses couvertes d'arbres en pleine floraison. Cette exubérance végétale accentuait la désolation des lieux que je visitais.

La chapelle privée de son toit avait conservé ses murs. L'abandon d'un sanctuaire construit avec amour m'attriste toujours. Ailleurs, j'avais observé les premiers signes de l'indifférence : une fenêtre brisée que personne ne répare, une porte branlante, des ardoises disloquées. Ni le clergé ni les fidèles ne s'émeuvent d'une lente destruction. Ainsi meurent les témoignages d'une ferveur passée.

Je m'approchai de l'ouverture béante qui servait d'entrée.

L'intérieur était encombré par l'amoncellement des matériaux tombés des voûtes. Je m'avançai dans ce chaos jusqu'au chœur de l'oratoire profané. Le sol éventré laissait voir un caveau funéraire où s'entassaient pêle-mêle des ossements humains. Provenaient-ils d'un cimetière désaffecté ? Cette fosse servait-elle autrefois de sépulture commune ? Je l'ignorais. Mais cette vision macabre m'affligeait. La mort n'avait pas été clémente pour ces dépouilles dignes d'un sort plus décent et livrées aux caprices des vandales, si j'en jugeais par le désordre du charnier.

Mon attention fut attirée par un crâne bien conservé qui émergeait parmi les restes enchevêtrés.

Je me penchai et le saisis à deux mains. Il était grand et d'une belle teinte claire. Détail étrange, la mâchoire intacte portait une dent d'or. Troublé par cette découverte insolite, je me demandais à la suite de quels incidents cette tête avoisinait des corps nettement plus anciens.

Je ne sais quels obscurs instincts me poussèrent à sauver ce crâne de la destruction. Je l'enveloppai dans un journal que je tirai de ma poche et, sans prolonger mon séjour, je m'éloignai, le cœur oppressé, comme si je participais à un drame. Je ne marchais plus seul. La présence de l'inconnu à la dent d'or m'obsédait à tel point que je demeurais insensible à toute la beauté qui m'entourait. Ma joie était tombée. Je portais avec moi un destin d'homme abandonné.

Mis à part les êtres exceptionnels dont la piété entretient le souvenir, nous participons tous à cet oubli. Notre vie se dépouille de ses éléments périssables. Ni la fortune, ni la renommée, ni l'amour ne nous suivent dans la mort. La mémoire de nos semblables nous assure une existence précaire qu'abrège encore la société en supprimant notre dernière demeure.

Chargé de mon importun colis, je méditais sur la vanité de mes projets, de mes illusions dont mon âme refusait l'empreinte charnelle. De tout le monde des pensées qui avaient habité derrière ce front désert, il ne subsistait que l'incorruptible trésor de la prière.

J'avais hâte de regagner mon hôtel pour éviter les questions indiscretes : « Que portez-vous ? Revenez-vous de la cueillette aux champignons ? » Je craignais le regard inquisiteur du policier qu'aurait pu alerter ma démarche nerveuse. La vérité eût éveillé sa méfiance par trop de simplicité. Comment donner une explication plausible de ma trouvaille ? Je ne disposais d'aucune preuve valable.

Je m'enfermai à double tour et j'enfouis le crâne dans mon sac de voyage.

Maintenant je respirais, libéré d'un cauchemar.

Dans la soirée, je pris le train qui me ramenait à mon domicile. Je me sentais pressé d'examiner le crâne en pleine lumière avant de lui attribuer une place d'honneur sur ma table de travail.

Je le tirai délicatement de son emballage et le posai devant moi. Sa substance avait l'aspect caractéristique des ossements lavés par la pluie et décolorés au soleil. Il me regardait avec la fixité inquiétante de ses trous d'ombre approfondis par un éclairage surplombant.

Afin de rompre l'envoûtement de cette confrontation, je renversai la tête sous la lampe. Le fond de l'orbite gauche était perforé. Comme je soulevais le crâne pour observer cet accident de plus près, mon oreille perçut un bruit singulier. A l'intérieur roulait un corps dur chaque fois que je changeais de position. Je m'efforçai de le conduire à proximité de l'orifice cervical par petites saccades. Il se déroba à l'instant où j'espérais sa chute. L'insuccès de la manœuvre me rendait si fébrile que je dus l'interrompre

pour me calmer comme on renonce à un jeu de patience dont on a épuisé les solutions. Avec des gestes minutieusement calculés, je recommençai. Je tentai une opération délicate. J'élevai le crâne pour contrôler d'en bas le résultat de mes impulsions. Lorsque l'objet apparut au bord de l'ouverture, je le saisis entre les branches d'un compas et le déposai sur une feuille de papier.

C'était une balle.

Mon front se couvrit d'une sueur froide, ma vue se troubla. Un étrange hasard m'introduisait dans le mystère. Que faire ? Provoquer une enquête ? Garder le silence ? La terreur d'un scandale, l'éventualité d'une action judiciaire dans laquelle je me trouverais engagé me donnaient le vertige.

Je me tranquillisai en imaginant un accident banal dont le rappel me couvrirait de ridicule. Je me tus.

Les visiteurs qui m'interrogeaient sur l'origine du crâne, je les amusais d'un conte dont la fantaisie enlevait aux détails réels toute vraisemblance.

J'avais mis sous clé le projectile meurtrier. La tête à la dent d'or me tenait compagnie. Elle gardait son histoire et d'hallucinantes imaginations me tourmentaient.

Il m'arrivait de parler tout haut :

— Qui es-tu ? demandais-je sans obtenir de réponse.

J'habitais trop loin pour qu'un témoin renseigné pût me tirer de mon embarras.

Deux ans avaient passé à interroger l'ombre d'un mort.

Ce soir, conduit par le caprice du destin, un inconnu pleure à mes côtés. Je viens de lui apprendre de quelle manière je suis entré en possession du crâne dont la vue le bouleverse.

Je suis dévoré de curiosité et je crains en même temps ce que je brûle de connaître. Je ne voulais pas troubler la souffrance de mon hôte et j'attendais. Il aurait pu me quitter sans que je le retinsse. Il en eut sans doute la tentation, mais une force surhumaine l'immobilisait et le poussait à me confier sa détresse. Sa bouche s'ouvrit sans

qu'un son s'en échappât tant l'émotion l'oppressait. Un frisson le secoua et il commença son histoire sur un ton neutre qui me glaçait d'effroi.

— Au détour d'un rocher, nous nous rencontrâmes à l'improviste, tous deux en garde. Il faisait son devoir, je me défendais. Je vis dans ses yeux un éclair de triomphe. Il allait prendre sa revanche sur le braconnier, après des mois de poursuite vaine. Prévoyant ma résistance, le garde-chasse leva son fusil. Je me sentis perdu et je tirai à bout portant. Toute la montagne apprit la mort d'un homme. Mais les bêtes ne parlent pas.

Je restai immobile, foudroyé, le regard perdu dans l'espace, avec ce corps étendu sur lequel je n'osais me pencher. Le reste s'enchaîne comme une vengeance divine. Le cadavre qu'on dépouille et qu'on enterre dans un fourré d'aulnes. L'équipement qui disparaît dans la masse des éboulis. L'enquête qui s'égare sur des pistes sans issue. J'ai assisté au service funèbre, en présence d'une famille épuisée de fatigue. Chaque année, le remords m'attirait sur les lieux du meurtre. Un jour, à la fonte des neiges, je constatai que les renards avaient fouillé le sol et tiré le crâne de sa cachette. Les retraites sauvages tentent le montagnard en quête de gibier. Il n'était pas prudent d'abandonner au hasard ce redoutable vestige qu'un accident pouvait découvrir à nouveau. J'emportai le crâne dans mon sac de montagne. Sur le chemin du retour, j'espérais trouver une solution. J'atteignis la région où s'effacent les sentiers qui mènent aux pierriers. D'en haut, je voyais leurs traces innombrables sortir de la forêt et sinuer au flanc de la montagne parmi l'herbe et les champs d'airelles. Le jour baissait. Je choisis le chemin le plus court. Je comptais arriver aux approches du village à la faveur des ténèbres afin de ne rencontrer personne.

Sur mon dos, je sentais à chaque pas rouler une masse qui me rappelait l'urgence d'une décision. Je vivais seul chez moi mais je ne voulais pas introduire cet horrible souvenir dans mon logis. Plus j'avançais, plus augmentait ma perplexité. A la lisière du bois de mélèzes, je m'assis, incapable de poursuivre ma course. J'avais déposé mon sac de montagne à mon côté gauche. A travers la toile,

ma main posée sentait le relief de la tête nue, cette dureté de pierre ronde et soudainement trouée. De la plaine illuminée montait une lueur qui révélait les accidents du paysage. Envahi par une vague torpeur, je laissais mon regard errer çà et là. J'aurais passé la nuit dans cet état si une masse sombre n'avait pas fixé mon attention. Je me relevai d'un bond, la tête brûlante, et je partis en toute hâte. Vite, vite, il fallait terminer l'aventure, supprimer à jamais la crainte d'un soupçon, vivre seulement avec la compagnie du mal que rien n'atténue. Cette espérance me donnait des ailes. Je courus sur la pente, au-devant de la sécurité.

Le visiteur se tut. Il haletait après ce long monologue. Je l'avais écouté avec passion. J'attendais la fin d'un cas de conscience et je n'osais le presser d'achever son récit. Ce silence était affreux. Nous ne bougions ni l'un ni l'autre et nous retenions notre souffle. J'éprouvai un immense soulagement lorsqu'il continua.

— Tout recommença lorsque je constatai la disparition du crâne que j'avais eu soin de dissimuler parmi les restes de l'ossuaire. J'étais persuadé qu'il serait à l'abri dans les ruines abandonnées. Plus tard, je suis revenu, toujours inquiet de mon sort, et le crâne avait été emporté. Je sais maintenant que vous êtes l'auteur de cet enlèvement. Vous pouvez me dénoncer en présentant cette pièce à conviction. L'heure du châtiment public est arrivée. C'est tout.

D'un même mouvement, nous nous tournâmes vers le crâne à la dent d'or.

L'homme cherchait un secours, il rencontrait un témoin à charge.

— Voulez-vous entendre ma confession ? Ne craignez rien, je vous laisse libre d'agir. Je ne souhaite que le pardon.

Sa demande était si humble que j'acceptai de lui rendre ce service.

Lorsqu'il se releva, pardonné, il pleurait comme un enfant.

Le repentir n'efface pas d'irréparables dommages, il ne peut que les compenser. Je m'engageai, comme intermédiaire anonyme, à transmettre tout ce qu'il était possible de rassembler en valeurs.

Sur mon bureau, il y avait toujours la menace de la victime.

— Attendez-moi, dis-je en saisissant le crâne, et je gagnai l'atelier de menuiserie que j'avais aménagé au sous-sol.

A mon retour, je portais un carton. J'en montrai l'intérieur à mon visiteur. Il y vit une poussière d'os où brillait une dent d'or que je lui destinais.

— Gardez-la et qu'elle soit pour vous le rappel de la pénitence. Le reste est anéanti. Quant à la petite balle, je la conserverai pour que ma prière soit une aide pour tous. Venez !

Nous sortîmes au jardin. Le murmure de la rivière toute proche nous guida. Lorsque nous arrivâmes au bord de l'eau, je renversai la boîte que tenaient mes mains tremblantes et le courant emporta les dernières traces du drame.

Je crus entendre un seul mot :

— Merci.

Une lampe éclairait le chemin de traverse qui regagnait la grand-route. Sans prendre la main que je lui offrais, l'homme me quitta et je suivis sa silhouette qui s'enfonçait peu à peu dans la nuit.

Edgar VOIROL